

MER... CÔTE ET COQUILLAGES

Exposition « Mer... côte et coquillages » 1^{er} juillet 2019 – 15 mars 2020
Musée des Marais Salants • Place Adèle-Pichon 44740 Batz-sur-Mer
Tél. 02 40 23 82 79 • contact.musee@cap-atlantique.fr
www.museedesmaraisalants.fr

Crédits photographiques : Thierry Merré

ISBN 978-2-36833-254-2

Copyright Locus Solus, 2019 pour la présente édition.

Copyright Musée des Marais Salants, 2019 pour les textes et notices.

Les textes et illustrations de cet ouvrage sont protégés. Toute reproduction ou représentation, totale ou partielle, par quelque procédé sans autorisation expresse de l'éditeur est interdite et constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle.



LOCUS-SOLUS.FR

MER... CÔTE ET COQUILLAGES

Avec les contributions de :

Michaële Simonnin • Gildas Buron
Catherine Dupont • Yves-Marie Allain

Coordination éditoriale et iconographique
de Michaële Simonnin

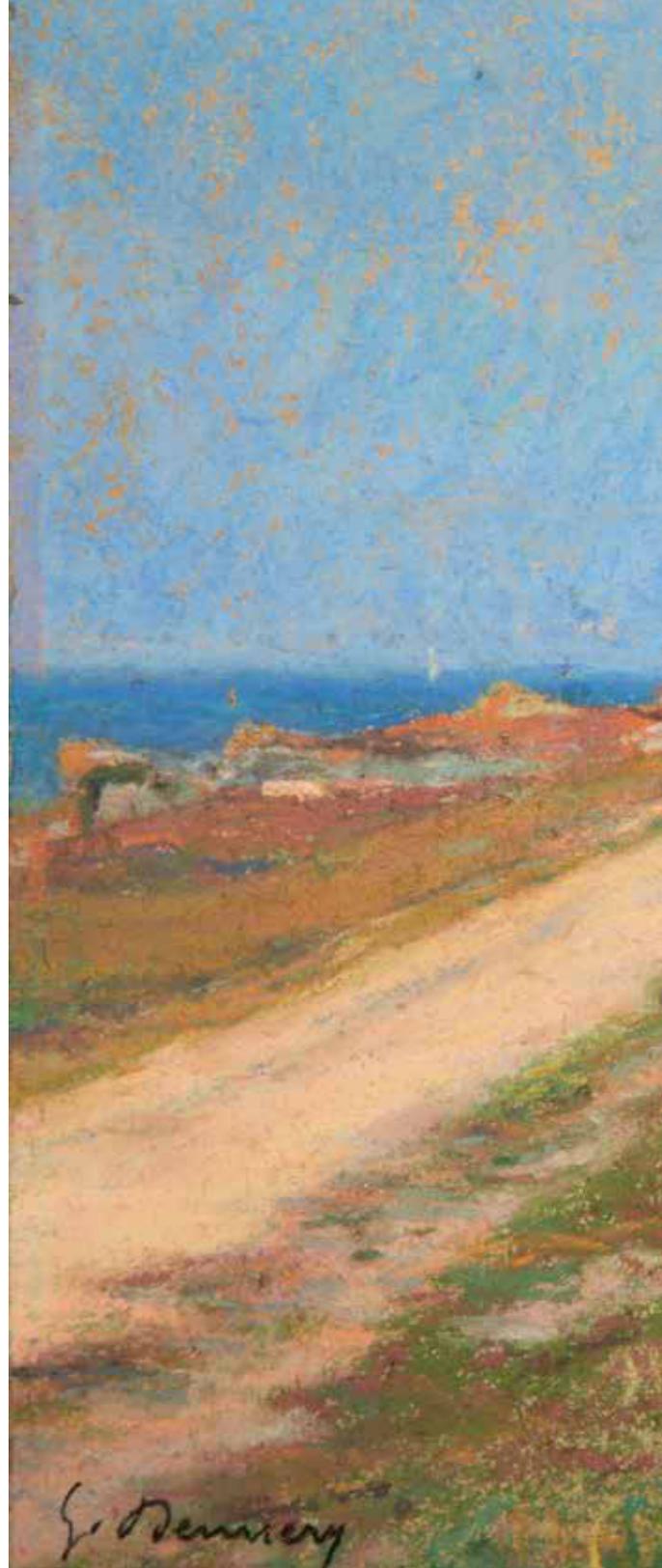
LOCUS
SOLUS

Chemin douanier sur la Grande côte

Gustave Dennerly (1863-1953)

Le long du sentier douanier des vaches paissent en contrebas du corps de garde de La Romaine du Croisic.

- Dessin au pastel sur papier
- 230 x 320 mm
- Début du 20^e siècle
- Collection Musée des Marais Salants







E. Jacq...

Préface

Les données archéologiques et historiques les plus anciennes sur la région de Guérande et de « l'île » de Batz indiquent que la côte est depuis toujours un espace de vie, parcouru et exploité pour la grande variété des ressources naturelles qu'elle offre à l'homme. Mais, avant le 18^e siècle, ces richesses sont rarement nommées et décrites dans les textes, quel que soit le règne auquel elles appartiennent.

Au siècle des Lumières débutent de premiers mais sommaires inventaires scientifiques des ressources de la côte guérandaise. Ils reposent sur les observations qu'en donnent les administrateurs de l'Ancien Régime ou des correspondants avisés qui cherchent à plaire aux savants soutenus par Louis XV puis Louis XVI. Ainsi, grâce aux informations que Paul Desforges-Maillard adresse à Henri Duhamel du Monceau – et que Jean-Sébastien de Querhoënt communique à Georges-Louis Leclerc, comte de Buffon – le littoral et les spécificités de la région de Guérande sont signalées dans la littérature scientifique dès la fin du 18^e siècle.

Pêcheuse de coquillages sur la côte du Croisic

Charles-Émile Jacque (1813-1894)

À la bêche, la pêcheuse prélève des palourdes ou des coques qui seront ensuite déposées dans un panier à « deux-bouts » de Mayun, traditionnellement en usage pour la pêche des coquillages.

- Huile sur panneau de bois
- 230 x 190 mm
- Vers 1870
- Collection Galerie Chapleau – Mairie du Croisic

À la charnière des 18^e et 19^e siècles, la ville de Nantes compte des notables érudits férus de Sciences naturelles. François-René Dubuisson puis Frédéric Cailliaud et James Lloyd tirent parti de la relative proximité de leur résidence au rivage pour entreprendre des inventaires minéralogiques, faunistiques et botaniques du département de la Loire-Inférieure. Leurs nombreuses explorations contribuent à faire connaître les singularités de la côte à maints artistes qui fréquentent les mêmes cercles de notables nantais ou plus largement angevins et parisiens. Les recensements des scientifiques sont publiés dans des revues savantes. Les œuvres des peintres inspirées par le spectacle grandiose de la mer, des espaces de sables ou de rochers s'exposent dans les salons. Le lecteur trouvera dans les pages du catalogue de l'exposition *Mer... côte et coquillages* quelques-unes des œuvres que la côte, commodément qualifiée de « sauvage », a insufflées à la création artistique de la période 1830-1960. Pour être exact, il convient de préciser qu'il s'agit d'une sélection d'œuvres conservées dans deux établissements publics du territoire de CAP Atlantique, la Galerie Chapleau du Croisic et le Musée des Marais Salants à l'initiative de cette exposition temporaire, la sixième depuis 2014. Au-delà des techniques et des styles, on prendra ces œuvres à témoin d'une époque où le linéaire côtier était à peu près désert. Seuls se dressaient, au milieu des landes rases, quelques solides corps de garde en pierres de taille destinés à dissuader d'éventuels ennemis de mettre pied à terre.

Mais espace vide ne veut pas dire rivage inhabité ; côte sauvage ne signifie pas espace inconnu, non peuplé. Et ce sont les artistes qui donnent le mieux à voir et comprendre les choses. Il suffit que leurs regards s'attardent dans les lointains sur une silhouette solitaire. Ainsi, le jeune paysan campé par Marguerite Detroye dit beaucoup du rapport que les hommes et les femmes d'autrefois entretenaient à une côte pourvoyeuse en poissons, crustacés et coquillages. Tout indique en effet que le jeune homme se rend ou s'en revient de la pêche à pied. Le message n'est pas moins explicite dans le sujet d'un petit tableau à l'huile de Charles-Émile Jacque. Il figure une femme détarrant des coquillages armée d'une bêche dans les sables de la Grande côte du Croisic. Le peintre de l'école de Barbizon est témoin d'une pratique qui relève ici moins d'une activité de loisirs que d'une quête quotidienne de nourriture et de maigres revenus.

Source d'inspirations pour les peintres, source d'approvisionnements en alimentation pour les riverains qui y prélèvent aussi l'amendement pour le sol des champs, les grèves fournissent également des coquilles employées par les bouquetiers et bouquetières du Bourg-de-Batz. En effet, de la fin du 18^e siècle à celle du 19^e, d'habiles artisans de la localité ont tiré parti des coquilles échouées sur le sable. Indéniablement, ils en avaient observé, identifié et récolté un grand nombre de variétés, comestibles ou non. On peut même avancer qu'ils en avaient fait l'inventaire bien avant les naturalistes patentés, et dans une langue qui leur était propre. Leur objectif n'était pas scientifique, mais

économique. Il visait notamment à satisfaire au besoin d'une production originale de bouquets d'ornementation qui a été l'objet d'un commerce important. Le développement de cet artisanat s'inscrit parfaitement dans les goûts du 18^e siècle pour les rocailles et les fleurs en porcelaine. Du reste, la production savante de la fleurissierie de Vincennes a certainement influencé cet artisanat local et populaire. Et le succès des objets aidant, les artisans ont diversifié et étoffé leur offre. De bouquets d'ornementation, en particulier des autels des églises du terroir, ils sont venus à proposer des sujets religieux, des figurines en costume paludier et des animaux familiers recouverts de fines brisures de coquilles et de sable micacé. Dès 1823, ces poupées sont colportées à Nantes ou vendues comme « objets souvenirs » aux premiers villégiateurs du tourisme balnéaire.

La production de bouquets d'ornementation n'a pas cessé pour autant. Elle a même atteint un sommet autour de 1870 à en juger par deux exemplaires conservés au Musée des Marais Salants. Pour en apprécier toute la complexité et l'insolite beauté, le regard croisé de deux spécialistes, un botaniste et une archéomalacologue, a été sollicité. Le verdict du premier indique qu'un bouquet constitue un véritable herbier artificiel où pas moins d'une trentaine d'espèces végétales sont fidèlement reproduites. L'examen à la loupe de la seconde a permis de constater que les compositions florales de techniques mixtes font appel à des éléments squelettiques de mollusques, d'oursins, de poissons et de

crustacés. Et toutes les coquilles de la vingtaine d'espèces utilisées sont inférieures à 20 mm. Elles ont été choisies pour leurs facultés à rendre de manière réaliste et esthétique les pétales des fleurs. Qui eût cru « qu'elles eussent une pareille vertu¹ » pour paraphraser le naïf et berné bourgeois d'Émile Zola dans *Les Coquillages de M. Chabre* ?

À une époque où l'on s'inquiète avec raison du devenir des océans qui recèlent des ressources encore à explorer, cet ouvrage s'attarde sur les investigations de pionniers de l'océanographie qui ont sondé méthodiquement les rivages et les eaux guérandaises pour en inventorier les richesses. La raison de cette abondance insoupçonnée tient aux eaux marines fécondées par le Gulf Stream, la présence des marais salants, la variété des fonds marins et leur exposition. Algologues, malacologues, conchyliologues mais aussi lépidoptéristes (spécialistes des papillons) ont afflué vers notre littoral en quête d'espèces nouvelles ou rares. La seconde moitié du 19^e siècle est particulièrement féconde en découvertes sur le domaine côtier. L'accès au littoral grandit avec l'essor des chemins de fer et le développement de la construction de chalets. Les séjours des villégiateurs deviennent réguliers et s'allongent. Toutes les conditions sont réunies pour permettre à une clientèle aisée, cultivée et passionnée par le développement des Sciences naturelles, de s'y adonner dans des conditions confortables. Parallèlement, la vie culturelle et

mondaine des centres urbains se déplace vers la mer entraînant dans son sillage journalistes, personnalités scientifiques et du monde des lettres, qui s'en font l'écho.

En leur temps, et au même titre que la production des artistes, les travaux des savants contribuent à construire une image du rivage maritime tout en participant à la renommée des stations balnéaires. Au cours de cette aventure scientifico-balnéaire, savants et collectionneurs de spécimens naturalistes stimulent la soif de connaissances de deux autodidactes qui finirent par obtenir quelques titres de noblesse dans les Sciences naturelles. En 1879, Jean-Jules Prié (1834-1891) ouvre au Pouliguen un des premiers laboratoires de biologie marine de France alors que Pierre-Marie Lehuédé (1849-1901) développe un petit muséum prisé des baigneurs et des curieux. Ce n'est pas le moindre des mérites de *Mer... côte et coquillages*, évocation du rivage maritime du pays de Guérande, que de revenir sur d'attachantes personnalités qui ont généreusement guidé les savants dans la connaissance d'un territoire arpenté depuis l'enfance.

Yves Lainé

Maire du Pouliguen

Vice-président de CAP Atlantique

Délégué aux Grands équipements.

1. Émile Zola, nouvelle parue dans le recueil *Naïs Micoulin*, Paris, G. Charpentier, 1884, p. 247-312, ici p. 312.

Baie des Sables Menus

Ferdinand Loyen du Puigaudeau (1864-1930)

Peintre postimpressionniste influencé par l'école de Pont-Aven, Ferdinand Loyen du Puigaudeau s'installe en 1907 au manoir de Kervaudu au Croisic.

La baie des Sables Menus, crique abritée au sud, a été une des premières plages fréquentées par les baigneurs dans la seconde moitié du 19^e siècle.

- Huile sur toile
- 540 x 800 mm
- Début du 20^e siècle
- Collection Galerie Chapleau – Mairie du Croisic





P. de Puigandeu

Du coquillage à la coquille : une côte « ressources »

Malgré une exposition aux vents et aux intempéries, les rivages maritimes ont été de tout temps des milieux propices à l'établissement de communautés humaines qui ont su tirer profit des richesses naturelles du littoral. Au Mésolithique, entre 9 000 et 6 000 avant Jésus-Christ, une tribu s'est installée sur le haut des falaises du Croisic. Elle y a débité des galets de silex mais aussi du cristal de roche découvert dans des filons de quartz. Des microlithes ont été taillés : armatures de flèches à tranchant transversal, micro-burins, perçoirs, racloirs en bout de lame... En bord de mer, ce groupe de chasseurs-cueilleurs ramassait et consommait des coquillages : patelles (*Patella* spp.), huîtres plates (*Ostrea edulis*), moules (*Mytilus edulis*), coques (*Cerastoderma edule*), scrobiculaires (*Scrobicularia plana*) et bigorneaux (*Littorina littorea*).

Au Néolithique, entre 5 000 et 2 000 avant Jésus-Christ, l'agriculture et la sédentarisation des populations ne détournent pas les peuplades riveraines de l'océan des ressources maritimes dont celles des coquillages. En milieu insulaire, la patelle apparaît comme l'espèce la plus consommée. Dès le début du Néolithique, les coquilles d'espèces communes (*Littorina obtusata*, *Nucella lapillus*, *Trivia monacha*, *Dentalium vulgare*, *Cerastoderma edule*), peuvent entrer dans la confection de parures et faire l'objet de longs voyages commerciaux. En parallèle, les coquilles sont parfois utilisées pour imprimer ou tracer des décors réguliers sur les céramiques.

La plage de Batz-sur-Mer, La Gouelle

Henri Sauvage (1873-1932)

Architecte et décorateur français du courant Art déco, Henri Sauvage découvre les rivages de Batz lors de la construction du nouveau grand magasin Decré à Nantes.

- Huile sur toile
- 650 x 810 mm
- Vers 1930
- Collection Musée des Marais Salants



Henri Sauvage



Sur les côtes de Bretagne, de la Tène finale, entre 150 av. J.-C. et jusqu'au Moyen Âge, on a tiré parti des propriétés tinctoriales de mollusques : pourpres (*Nucella lapillus*) et murex (*Ocenebra erinaceus*). Ils ont été ainsi découverts en quantité lors de la fouille archéologique du site du Pladreau en Piriac. La plus grande spire des coquilles avait été cassée pour extraire le colorant de la glande hypobranchiale.

Plus proche de nous, suivant une tradition coutumière séculaire, au gré des saisons et des opportunités offertes par les tempêtes, les riverains exploraient les grèves en quête d'épaves. Ils pouvaient récupérer plus ou moins légalement des cétacés mais aussi des marchandises tombées des navires, du bois flotté réutilisé comme bois d'œuvre ou de chauffe.

En 1618, un voyageur italien visite Le Croisic. Il constate que « le guémon est une herbe nécessaire à beaucoup de chosses. Elle croist sur le roch, l'on engraisse les terres d'icelles en ce pays là, l'on en baille à manger aux porcs. »¹ Si ce dernier usage est tombé dans l'oubli depuis longtemps, l'habitude s'est gardée jusqu'à une date récente d'amender les champs avec du goémon d'épave « levé à la côte » suivant des modalités d'appropriation codifiées et légiférées.

De manière plus inattendue, le rivage entre Le Pouliguen et Le Croisic a offert aux populations des points d'alimentation en eau douce : suintements au flanc des falaises, résurgences sous les sables des massifs dunaires. La baie du Guhec au Pouliguen et surtout celle de La Gouvelle en Batz étaient autrefois réputées pour leurs particularités hydrographiques. À La Gouvelle, les femmes des villages de Kervalet et de Kermoisan venaient rincer les lessives dans des trous creusés à même la plage. Les paludiers y lavaient les sacs utilisés au transport des sels.

La côte a toujours constitué un vivier en nourriture riche et variée pour les populations côtières. Produits de la pêche en barques et cueillettes de coquillages et de crustacés fournissaient des stocks alimentaires frais. Sous l'Ancien Régime, le ramassage des patelles et coques, « berniques et rigadeaux », était un moyen de subsistance des veuves qui n'avaient aucun secours en temps de disette pour nourrir leur famille.

Depuis le Moyen Âge, les produits de la mer ont tenu une place importante dans l'alimentation de toutes les classes de la société, ne serait-ce que pour suivre les préceptes des jeûnes préconisés par l'Église. Le cas du sénéchal de Guérande, Charles Morvan, sieur de Kerpondarm, constitue un bon exemple renseigné par les archives. Entre 1735 et 1738, il consomme en abondance du « congre de coste », des merlans du Croisic, de la raie en darnes, des mulets et des anguilles, et fait acheter au Croisic des poissons de roche nommés *lantecs*. Le régime varié de Charles Morvan est complété de moules et d'huîtres qui proviennent des gisements de Mesquer.

L'espace côtier est parcouru par toutes les composantes de la population. Les habitants en connaissent tous les recoins et anfractuosités, en taisant les meilleurs postes de pêche aux éventuels concurrents ! Les riverains savent nommer *a minima* les principales baies et rochers remarquables. Il n'est donc pas surprenant qu'une frange de la population parmi la plus observatrice ait été frappée par la variété des coquilles que recelaient les grèves et par leur valeur décorative. De là, sans doute à la charnière des 17^e et 18^e siècles, est né un artisanat de bouquets puis d'objets en coquilles. S'y sont illustrés des professionnels aussi habiles que talentueux jusqu'à la fin du 19^e siècle, quand les productions manufacturées ont envahi les boutiques de souvenirs.

Pêcheur à pied

M(argueri)te Detroye

De retour de pêche avec panier « à deux bouts » de Mayun, il porte le pantalon à pont des populations maritimes. À l'arrière-plan se dessinent les dunes plantées de pins et l'église Saint-Sébastien, construite en 1868 sur la côte de Pornichet.

Cet étonnant tableau de 1883 par le traitement androgyne du personnage n'est pas sans rappeler, par l'inclinaison de la tête, *La Naissance de Vénus* peint par Sandro Boticelli vers 1484-1485 ; une position de tête qui inspirera les portraits modernes d'Amadeo Modigliani (1884-1920).

- Huile sur toile
- 1040 x 729 mm
- Août 1883
- Collection Musée des Marais Salants



M^{rs} DeGrove
1885